

« Les Berbères chez les Arabes ».
Étude sur la définition d'une catégorie ethnique
 Soléna CHENY

UMR 8167, Université de Panthéon-Sorbonne, Paris / Lacnad, Inalco, Paris

L'idée de cette communication m'est venue à la lecture de l'article de Ramzi ROUGHY¹. L'auteur soulève de nouveau la question de l'origine du terme berbère et de ce qu'il définit, le lien entre les Maures de l'Antiquité et les Berbères des sources médiévales étant, selon lui, un raccourci trompeur établi par les historiens modernes.

Rūm, Afāriq, Berbère... trois termes qui désignent les populations d'Afrique du Nord dans les chroniques arabes médiévales, mis à part le nom de plusieurs tribus. Quelles populations définissent-ils ? Les historiens ont déjà travaillé sur la question, depuis l'époque coloniale au récent article de Ramzi Rouighi. Toutefois, les explications avancées sur l'origine de l'appellation « berbère » et la définition de catégories ethniques n'ont pas fait l'objet d'une analyse systémique. La théorie résiste mal à une réalité qui se dessine, au travers des textes médiévaux, comme hétérogène ; les catégories ainsi définies ne semblent pas coller à la compréhension qu'auraient pu avoir les armées arabes des populations du Maghreb. De plus, il n'y a pas de continuité avec le terme « maures » utilisés par les Byzantins. Devenu générique dès le IV^e siècle de notre ère, il disparaît au profit du terme « berbère » qui serait directement héritier du « barbare » latin. Cependant, les Berbères ne se sont nommés ainsi qu'à partir du XIX^e siècle. Quel est donc le chaînon manquant ? L'historiographie arabo-musulmane nous pousse à penser que ces termes ont été définis de manière tardive, de même que le récit de la conquête s'est constitué

¹ R. ROUGHY, « The Berbers of the Arabs », in *Studia Islamica*, nouvelle édition/new series, 1, 2011, pp. 67-101.

tardivement. Nous tenterons ici questionner de nouveau les sources sur la définition de ces catégories en rappelant les thèses couramment admises. Il sera question ensuite de distinguer la question étymologique de la réalité ethnique de ces dénominations.

Nous pouvons lire dans les chroniques arabes médiévales, plusieurs mots qualifiant les populations rencontrées par les armées d'invasion arabo-musulmanes : *Rūm*, *Afāriq* et Berbères. La résonance familière de ces termes en Occident a poussé les historiens à définir ces catégories en fonction de leurs connaissances contemporaines, les *Rūm* désignant simplement les Romains ou leurs pairs byzantins, les Berbères collant parfaitement à la « réalité autochtone » du Maghreb et les *Afāriq* dessinant une population romanisée, métissée, centrée sur l'ancienne *Africa* romaine, l'*Ifriqīya* des Arabes. Si l'on relit les sources à la lumière de nos connaissances actuelles, nous aurions tendance à nous arrêter sur les mêmes analogies. Il serait intéressant de tenter une approche nouvelle, dénuée de toute prénotion, pour reprendre un concept théorisé par E. Durkheim².

Nous savons que les *Rūm* désignent une domination étrangère établie en Afrique du Nord. Ibn al-Āṭīr³ nous apprend que les *Rūm* étaient présents sur le territoire avant les Berbères et qu'ils avaient soumis les *Afāriq* bien qu'Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī⁴ remette en cause cette chronologie. Leur autorité est centrée autour de deux pôles : Carthage et Sbeītla. Le pouvoir de Carthage n'est pas très clair. Il semble que ce soit le siège de l'autorité de l'empereur byzantin en Afrique selon Ibn Ḥaldūn⁵. C'est une autorité importante à l'extrême fin du VII^e siècle puisque Ḥasan b. al-Nu'mān attaque cette ville avant de s'en prendre à l'Aurès de la Kahina. Cette expédition est

² *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Ed. F. Alcan, 1895.

³ E. FAGNAN, « Annales du Maghreb et de l'Espagne par Ibn el-Athir » *Revue africaine*, vol. 40, 1896, p. 356.

⁴ MOHAMMED BEN ABI DINAR EL-RAĪNI EL-K' AĪROUANI, *Histoire de l'Afrique*, trad. par E. Pellisier et Rémusat, Paris, Imprimerie royale, 1845, p. 28.

⁵ IBN ḤALDUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, tome I, trad. par le Baron De Slane, publ. sous la direction de Paul Casanova, Paris, Paul Geuthner, 1925, p. 304.

signalée par Al-Mālikī⁶, Ibn 'Idārī⁷, 'Ubayd Allāh 'Abd Al-Ḥalīm⁸ et Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī⁹. À Sbeītla, les populations de la région, qui peut s'étendre de Tripoli à Tanger¹⁰, obéissent à un certain Grégoire, présenté comme un *Rūm* chrétien par certaines sources¹¹. Cette autorité est en théorie régie de l'extérieur, depuis Byzance, par un empereur nommé Héraclius¹². Bien que Grégoire ait proclamé son indépendance, Carthage reste sous l'administration de l'empire byzantin. À partir de la victoire de la Kahina, les *Rūm* semblent disparaître des récits, s'effacer progressivement, notamment chez Ibn 'Idārī¹³. On nous signale qu'ils fuient dans les

⁶ Hady Roger IDRIS, « Le récit d'Al-Mālikī sur la conquête de l'Ifrīqiya. Traduction annotée et examen critique », *Revue des Études Islamiques*, XXXVII, Paris, Paul Geuthner, 1969, p. 143.

⁷ *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano 'l-Mogrib*, trad. E. Fagnan, Alger, 1901-1904, p. 24.

⁸ E. LEVI-PROVENCAL, « Un nouveau récit de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes », *Arabica*, t. 1, 1954, p. 40.

⁹ *Op. cit.*, p. 52.

¹⁰ Ibn 'Abd Al-Ḥakam, *Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne (Futūh 'Ifriqiya wa'l-Andalus)*, trad. Albert Gateau, Alger, Éditions Carbonel, 1948, p. 43.

¹¹ Ibn al-Āḡīr, p. 358 ; Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī, p. 36.

¹² Selon Ibn 'Abd Al-Ḥakam, p. 43 ; Ibn al-'A'tam al-Kūfī (Henri MASSE, « La chronique d'Ibn Athām et la conquête de l'Ifrīqiya », in *Mélanges offerts à Gaudefroy-Demombynes*, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, 1935-1945, p. 88), Ibn Ḥaldūn, tome 1, p. 304 ; An-Nūwayrī (DE SLANE, W. M. G., « Histoire de la province d'Afrique et du Maghrib, traduite de l'arabe d'En-Noweirī par le baron Mac Guckin De Slane », in *Journal Asiatique*, février 1841, p. 103) ; et Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī, p. 37. L'empereur byzantin Héraclius règne de 610 à 641 de notre ère. Son successeur prend le nom de Constant II Héraclius, d'où la confusion des sources.

¹³ *Op. cit.*

îles de la Méditerranée¹⁴ mais nous pouvons penser qu'ils se fondent dans la masse générale¹⁵.

Les armées d'invasion rencontrent les Berbères lors de leur incursion en Libye, sur le territoire de Barca, mais c'est à partir de la défaite du patrice Grégoire que leur présence se fait plus dense dans les chroniques. Ils forment une population très clairement dissociée des *Rūm*. Ils leur sont soit soumis (sous l'administration de Grégoire), soit alliés (selon certaines versions la bataille de Tehouda¹⁶) soit ils les dominent (sous l'administration de Kusayla ou de la Kahina¹⁷). Ils peuvent être infidèles¹⁸, païens¹⁹ ou chrétiens²⁰, mais aussi se convertir à l'islam au contact des Arabo-musulmans²¹. Ils viendraient très probablement de Palestine²² en tant que sujets du roi Goliath²³, et auraient subjugué l'Afrique après les Romains.

Enfin, les *Afāriq* semblent être les populations autochtones de l'est de l'Afrique. Ils ne sont pas cités par toutes les sources mais quand ils le sont, on les interroge sur les

¹⁴ Al-Mālikī, p. 143 ; Al-Bakrī (*Description de l'Afrique septentrionale*, trad. par Mac Guckin DE SLANE, Paris, Imprimerie impériale, 1859, p. 110) ; At-Tiğānī, (M. ALPHONSE ROUSSEAU, « Voyage du scheikh Et-Tidjani dans la régence de Tunis pendant les années 706, 707 et 708 et l'Hégire (1306-1307), *Journal Asiatique*, août-septembre 1852, p. 201) ; Ibn 'Idārī, p. 24.

¹⁵ Ce sont aussi les suppositions de A. GUIRAUD (*Histoire générale de la Tunisie, t.II. Les expéditions militaires arabes du VII^e au IX^e siècle*, Tunis, SAPI, 1945, p. 43.

¹⁶ Al-Mālikī, p. 139 ; Ibn al-Āṭir, p. 370 ; Ibn 'Idārī, p. 19 ; An-Nūwayrī, p. 127.

¹⁷ Ibn 'Abd Al-Ḥakam, p. 73 ; Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī, p. 49.

¹⁸ Ibn 'Abd Al-Ḥakam p. 73 ; Al-Mālikī, p. 140 ; Ibn 'Idārī, p. 29.

¹⁹ An-Nūwayrī dit, par l'intermédiaire du comte Julien, que les Berbères du Sūs al-Aqsa sont « un peuple sans religion » (p. 124-25).

²⁰ 'Ubayd Allāh 'Abd Al-Ḥalīm, p. 38.

²¹ An-Nūwayrī, p. 116 ; C'est le cas de Kusayla (Ibn Ḥaldūn, tome I, p. 286) et des deux fils de la Kahina (Al-Mālikī, p. 146).

²² Ibn 'Abd Al-Ḥakam, p. 35. Voir à ce sujet l'article de Maya SCHATZMILLER, « Le mythe d'origine berbère. Aspects historiographiques et sociaux », in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, vol. 35, 1983-1, p.145-156.

²³ Ibn Ḥaldūn, tome III, p. 181.

richesses de leurs terres²⁴. À partir de la victoire de Kusayla et de la Kahina, les traditionnistes les confondent avec les Berbères alors que les géographes²⁵ en font une population à part. Ils auraient un ancêtre commun, Farek, qui laisse son nom à l'Ifrîqîya²⁶. Ils sont associés au territoire de la Tunisie actuelle et d'une partie de la Libye, c'est-à-dire l'Ifrîqîya dans sa forme restreinte.

Nous avons ainsi trois ensembles de population sur le territoire nord-africain, deux groupes qui en sont extérieurs : les *Rūm* et les Berbères ; et un troisième qui semble y résider depuis assez longtemps pour y paraître autochtone. Cependant, ce dernier n'est connu qu'à l'est du Maghreb. Ces trois catégories sont clairement dissociées même quand elles partagent un même espace (comme les *Rūm* et les *Afāriq* en Ifrîqîya) ou quand elles font partie d'une même confédération (dans les armées de Grégoire ou de la Kahina). Les *Rūm* sont largement associés à la mer, avec la possibilité de fuir dans les îles de la Méditerranée, et, par extension, vers la mère-patrie, Byzance. Ce n'est pas le cas des deux autres communautés qui restent attachées à l'Afrique. De fait, bien que les Berbères soit originaires de l'Orient selon les chroniques, ils ne s'y réfugient pas.

Désormais, il s'agit de savoir sur quels critères les Arabes ont identifiés ces populations. La question des appellations peut, peut-être, nous apporter des éléments de réponse.

Il semble assez évident de faire le lien entre « romain » et « *rūm* » ainsi qu'entre « *afāriq* » et l'*Africa* romaine, de la même manière que Sbeïtla est la forme arabisée de Suffetula, ou que Walila succède à Volubilis. Il est ainsi communément admis que le terme *Rūm* désigne les Byzantins, les Romains d'Orient depuis la séparation de l'empire en 395. Les traducteurs des sources arabes remplacent d'ailleurs

²⁴ Ibn 'Abd Al-Ḥakam, p. 47-49 ; Ibn 'Idārī, p. 7 ; Ibn Ḥaldūn, t. 1, p. 306.

²⁵ Al-Bakrī, p. 135-136. 'Abū'l-Farağ Ya'qūbī, *Les Pays*, traduit par Gaston Wiet, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1937, p. 212.

²⁶ Al-Bakrī, p. 52-53 ; Ibn Ḥaldūn, t. 1, p. 306.

régulièrement le terme « *rūm* » par « Grecs²⁷ », « Byzantins²⁸ » ou « Romains²⁹ », la traduction leur paraissant évidente. Les historiens ont, à leur suite, fait des *Rūm* les descendants des soldats et fonctionnaires byzantins venus s'installer en Afrique au moment de la reconquête byzantine ou ceux des anciens colons romains, depuis G. Marçais³⁰ aux travaux d'Y. Modéran³¹. Il s'agirait donc de populations européennes, installées, depuis au moins un siècle, sur le territoire et qui aurait conservé leur identité ethnique intacte, puisque dissociées des deux autres groupes. Seulement, il est difficile d'imaginer que les anciens colons romains ne se soient pas mêlés aux communautés berbères des alentours, notamment celles qui étaient sédentaires et réceptives à la romanisation. Nous avons d'ailleurs mention de communautés *rūm* vivant en milieu berbère à Tehouda, alliées à Kusayla pour renverser les armées d'Uqba b. Nāfi³². Les géographes arabes nous donnent de nombreuses indications sur la répartition de ces ensembles pour leur période respective, mais au moment de la conquête, les traditionnistes nous signalent des *Rūm* dans les grandes cités de l'Ifrīqīya comme Carthage³³, en Tripolitaine³⁴, dans les cités du Djérid tunisien³⁵, à

²⁷ A. Gateau pour Ibn 'Abd Al-Ḥakam (*op. cit.*), P. Khuri Hitti pour Al-Balādurī (*Kitāb futūh al-Buldān. The Origins of Islamic state*, traduit par P. Khuri Hitti, Beyrouth, Editions Khayats, 1966), E. Fagnan pour Ibn 'Idārī (*op. cit.*) et Ibn al-Āḫḫar (*op. cit.*), M. Alphonse Rousseau pour At-Tiġānī (*op. cit.*), M. G. De Slane pour An-Nūwayrī (*op. cit.*), .

²⁸ H. R. Idris dans la traduction d'Al-Mālikī (*op. cit.*) et E. Levi-Provençal pour 'Ubayd Allāh 'Abd Al-Ḥalīm (*op. cit.*).

²⁹ E. Pellissière et Rémusat pour Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī (*op. cit.*).

³⁰ « La Berbérie au IX^e siècle d'après El-Ya'qūbī », *Revue Africaine*, vol. 82, 1941, p. 41-60.

³¹ Modéran (Yves), « Des Maures aux Berbères : identité et ethnicité indigènes en Afrique », dans P. Bauduin, V. Gazeau, Y. Modéran (dir.), *Identité et ethnicité : concepts, débats historiographiques, exemples (V^e-XII^e siècles)*, Actes de la table ronde international de Caen, 15-16 octobre 2004, Publications du CRAHM, Caen, 2008, p. 91-134.

³² Ibn 'Abd Al-Ḥakam, p. 71 ; Al-Mālikī, p. 137-138 ; Al-Bakrī, p. 174 ; An-Nūwayrī, p. 124-127 ; Ibn Ḥaldūn, t. 1, p. 287-288 ; Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī, p. 48.

³³ Ibn 'Idārī, p. 24 ; Ibn al-Āḫḫar, p. 375 ; At-Tiġānī, p. 78.

³⁴ Ibn al-Āḫḫar, p. 357 ; An-Nūwayrī, p. 102 ; 'Ubayd Allāh 'Abd Al-Ḥalīm, p. 36.

³⁵ Al-Mālikī, p. 134 ; At-Tiġānī, p. 200 ; Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī, p. 38.

proximité de Kairouan³⁶, dans le Maghreb central³⁷ et dans le territoire de l'ancienne Maurétanie tingitane³⁸. Les *Rūm* semblent très nombreux et dispersés sur une surface très vaste. Nous savons que les armées de Bélisaire comptaient environs 16 000 hommes en 533 lors du débarquement sur le sol africain et que l'armée de Grégoire une centaine de milliers d'hommes. L'émigration grecque était-elle forte entre le VI^e et le VII^e siècle au point de pousser les descendants des premiers byzantins à s'installer loin de leurs bases fortifiées ? Nous pouvons en douter en raison du climat instable qui régnait. Toutefois, les fouilles entreprises à Carthage semblent prouver que la cité connaît un développement urbain au VII^e siècle³⁹. Est-ce le signe d'une immigration grecque ou d'un repli des populations sur la capitale ? Lorsque l'on dénombre 120 000 soldats⁴⁰ dans l'armée de Grégoire, nous savons qu'une partie d'entre eux est issue des populations locales alentours, notamment berbères, qu'elles ne sont pas exclusivement *rūm*. Ces derniers vivent donc sur l'ensemble du territoire nord-africain, entourés par des populations qualifiées de « berbères ». Nous savons que des échanges économiques et culturels ont eu lieu entre les communautés romanisées et les populations locales africaines. Les différents royaumes dirigés par des Maures qui se forment en Byzacène au VI^e siècle montrent que les liens pouvaient aussi se jouer sur le plan politique⁴¹. Des mariages entre les deux groupes devaient aussi avoir cours, de la même manière que le roi Syphax a pris pour épouse la princesse carthaginoise Sophonisbe ou que les *kouloughlis* seront issus des unions entre miliciens turcs et femmes berbères. Les populations berbères et *rūm* ne devaient pas être si dissociées que cela dans les faits.

³⁶ Al-Mālikī, p. 137.

³⁷ Al-Mālikī, p. 138, 143 ; Ibn 'Idārī, p. 26 ; Ibn al-Āṭir, p. 368, 370 ; An-Nūwayrī, p. 123, 127.

³⁸ Ibn al-Āṭir, p. 369 ; Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī, p. 49.

³⁹ Simon Ellis, « Carthage in the Seventh Century: An Expanding Population? », *Cahiers des études anciennes*, 17 (1985), pp. 30-42.

⁴⁰ Chiffre certainement exagéré mais qui donne l'idée d'une armée importante. Al-Mālikī, p. 130 ; Ibn 'Idārī, p. 4 ; An-Nūwayrī, p. 103 ; Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī, p. 38 ; Ibn Ḥaldūn, tome 1, p. 209 ; « 70 000 hommes » pour Ibn al-'Aṭam al-Kūfī, p. 88 ; « 500 000 » selon 'Ubayd Allāh 'Abd Al-Ḥalīm, p. 37.

⁴¹ Voir à ce sujet Y. Modéran, *Identité et ethnicité*, op. cit.

Pourrait-on supposer que le terme *Rūm* renvoie à une réalité plus large que la population strictement byzantine ou romaine ?

La question reste cependant de savoir, puisque les textes sont clairs à propos de l'existence de trois groupes distincts, comment les armées arabes ont-elles pu différencier un *Rūm*, d'un Berbère, d'un *Afāriq*. Avaient-ils un physique différent ? Nous savons qu'il n'existe pas de morphotype proprement berbère. C'est d'ailleurs ce qui a posé problème aux anthropologues dans l'étude des origines des populations nord-africaines. Comment donc distinguer physiquement un Berbère d'un Byzantin ? Cela semble difficile, de la même manière que de différencier, d'un simple regard, un Italien d'un Espagnol aujourd'hui. Pouvait-on établir une différence par le vêtement ? Dans la théorie des Botr et des Branès, analysée par Y. Modéran⁴², la question du vêtement est une des clefs de compréhension : les Branès seraient porteur d'un burnou, vêtement à capuche, tandis que les Botr d'un manteau court. Le mode vestimentaire permettait-il de distinguer les *Rūm* des Berbères ? Cela reviendrait à nier la romanisation d'une partie des populations du Maghreb et attribuer une dimension très fortement identitaire au vêtement. La toge romaine reflète, certes, une dimension sociale mais dans quelle mesure cela était vrai dans le Maghreb du VII^e siècle ? La langue pouvait-elle servir alors de critère d'identification ? Cela voudrait dire que les Arabes reconnaissaient une langue berbère. Dans quelle mesure étaient-ils aptes à faire le lien entre les différents dialectes berbères, à y trouver une unité ? Ibn Ḥaldūn⁴³ nous prouve que cela est avéré au XIV^e siècle mais qu'en est-il des auteurs précédents ? Dans les armées mixtes où l'on retrouve des soldats *rūm* et berbères, quelle langue servait à communiquer les ordres ? Les garnisons étaient-elles séparées ou mélangées ? Comme cela est attesté pour les périodes punique et romaine, les populations étaient-elles familiarisées avec la langue de leurs voisins⁴⁴ ? Par ailleurs, nous savons que le

⁴² *Les Maures et l'Afrique romaine (IVe-VIIe siècles)*, Rome, Éditions de l'École française de Rome, 2003.

⁴³ Ibn Ḥaldūn, t. 1, p. 168.

⁴⁴ Sur le bilinguisme des Berbères, voir ELIMAM Abdou, « Du punique au Maghribi. Trajectoire d'une langue sémito-méditerranéenne », *Synergie Tunisie*, n° 1, 2009, p. 28.

latin se maintient au moins jusqu'au XII^e siècle à Gafsa selon al-Idrīsī⁴⁵. Nous pouvons penser qu'il ne s'est pas maintenu uniquement au sein des communautés « romaines » mais plus vraisemblablement chrétiennes, confession partagée aussi bien par les *Rūm* que les Berbères⁴⁶. Si tel est le cas, les Arabes devaient englober sous l'appellation *Rūm*, des Berbères romanisés. De fait, les *Afāriq* ne peuvent être exclusivement ces populations autochtones romanisées, métissées et christianisées comme les historiens l'ont souvent fait penser⁴⁷.

Le terme *Afāriq* est à rapprocher avec le nom de l'ancienne province romaine : l'*Africa*. La localisation des *Afāriq* se juxtapose exactement avec les limites de cette province. C'est davantage leur position géographique qui les définit que l'appartenance à un groupe ethnique. Ils jouent un rôle important, dans les textes médiévaux, dans l'explication de l'origine du nom de l'Ifrîqîya :

« *Ces gens étaient appelés Afāriqa, rapporte 'Uthmān b. Ḥalīh' d'après Ibn Lahī'a et plusieurs autres, parce qu'ils descendaient de Fāriq b. Baiḥar, qui s'était emparé des territoires situés entre Barqa et l'Ifrīqiya, elle-même nommée du mot Afāriqa*⁴⁸ ».

Leur autochtonie les caractérise chez certains auteurs comme Ibn 'Abd Al-Ḥakam. Il nous apprend que les *Afāriq* étaient sur le territoire africain avant les Berbères⁴⁹. Ibn 'Abī Dīnār al-Qāirawānī nous précise que le siège du gouvernement était alors Carthage⁵⁰. À la lecture des travaux d'Abdou Elimam⁵¹, qui distinguent une langue

⁴⁵ al-Idrīsī, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, trad. Dozy et de Goeje, Leyde, Brill, 1866, p. 122.

⁴⁶ Ibn 'Idārī, p. 14 ; 'Ubayd Allāh 'Abd Al-Ḥalīm, p. 38.

⁴⁷ G. Marçais, « la Berbérie au IX^e siècle », *op. cit* ; Y. Modéran, « Identité et ethnicité », *op. cit*. G. Camps, « Avertissement », *Encyclopédie berbère, 1 | Abadir – Acridophagie*, Aix-en-Provence, Edisud, 1984, p. 6-48. Y. Modéran, « Kocella », *Encyclopédie berbère, 28-29 | Kirtēsii – Lutte*, Aix-en-Provence, Edisud, 2008, p. 4255-4264.

⁴⁸ Ibn 'Abd Al-Ḥakam, p. 49. On retrouve le même thème chez Al-Bakrī (p. 52-53) et Ibn 'Abī Dīnār al-Qāirawānī (p. 21).

⁴⁹ Ibn 'Abd Al-Ḥakam, p. 35. On retrouve la même version chez Ibn al-Āfīr (p. 356) et Ibn 'Abī Dīnār al-Qāirawānī (p. 21).

⁵⁰ Voir note précédente.

⁵¹ ELIMAM Abdou, « Du punique au Maghribi », *op. cit*.

punique ayant largement influencé le dialecte maghrébin actuel, et le libyque à l'origine des dialectes berbères, nous pouvons avancer l'hypothèse que les *Afāriq* auraient pu être distingués des Berbères par leur langue. Cette langue particulière, dans la continuité du parler carthaginois, définirait alors ce groupe et le différencierait des Berbères et des *Rūm*. En effet, la pratique de la langue latine ne peut les caractériser dans la mesure où elle était certainement parlée aussi bien par des communautés *rūm* que des populations berbères⁵². Toutefois il est vrai qu'il n'est pas mentionné, dans les textes médiévaux, de dialecte particulier qui les isolerait des autres groupes. Ce rapprochement avec la culture punique expliquerait qu'on ne retrouve pas d'*Afāriq* au-delà du territoire de l'ancien empire carthaginois, notamment dans le Maghreb central et extrême. Nous pouvons supposer que de petites communautés indépendantes ont conservé un mode d'organisation hérité de la culture punique, avec un collège de suffètes par exemple, le maintien de la langue punique allant de pair avec ce fonctionnement. Une certaine autarcie pourrait les caractériser, les distinguant sur le plan culturel, linguistique et territorial des deux autres groupes de population. Leur apparence autochtone serait largement influencée par ce repli sur soi et la pratique d'une langue héritée d'un passé très lointain mais indéterminé pour les auteurs musulmans. Leur nom serait alors directement en lien avec le territoire qu'ils occupent et leur ancienneté à y résider. Les *Afāriq* seraient ainsi les descendants des cultures antiques sans qu'il n'y ait de notion précise sur celles-ci, ni de critère ethnique à leur identification.

Il reste alors la question de l'origine de l'appellation « berbère ». Il est moins aisé de trouver l'origine exacte du terme « berbère ». Plusieurs thèses existent. Les travaux d'Yves Modéran⁵³ montrent que le terme « maure » est un terme romain renvoyant aux populations qui vivent en-dehors du monde romain antique : politiquement (qui ne sont pas sous son administration), géographiquement (en-dehors du *limes* romain) et culturellement (qui n'ont pas adopté le mode de vie romain bien qu'ils puissent en partager la langue). Les petits royaumes qui se créent au cours des périodes vandale et byzantine se considèrent eux-mêmes comme

⁵² G. Marçais (*op. cit.*) aborde la question du maintien de la langue latine dans son article.

⁵³ MODERAN Yves, *Les Maures et l'Afrique romaine, op. cit.*

maures⁵⁴. Yves Modéran fait ainsi le lien entre les Maures des sources antiques et les Berbères des sources médiévales. Le terme berbère est, selon lui, directement issu du latin populaire *barbarus*⁵⁵. Le barbare des Arabes est-il pour autant le même que celui des Grecs et des Latins ? A-t-il la même connotation ? Le barbare antique est celui qui ne parle pas le grec. Nous retrouvons ce critère linguistique dans les explications d'Ibn Ḥaldūn⁵⁶ :

« Leur langage est un idiome étranger, différent de tout autre : circonstance qui leur a valu le nom de Berbères. Voici comment on raconte la chose : Ifrīcos, fils de Caïs-Ibn-Saïfī, l'un des rois [du Yémen appelés] Tobba, envahit le Maghreb et l'Ifrīkīa, et y bâtit des bourgs et des villes après en avoir tué le roi, El-Djerdjīs. Ce fut même d'après lui, à ce que l'on prétend, que ce pays fut nommé l'Ifrīkīa. Lorsqu'il eut vu ce peuple de race étrangère et qu'il l'eut entendu parler un langage dont les variétés et les dialectes frappèrent son attention, il céda à l'étonnement et s'écria : « Quelle berbera est la vôtre ! » On les nomma Berbères pour cette raison. Le mot berbera signifie, en arabe, un mélange de cris inintelligibles ; de là on dit, en parlant du lion, qu'il berbère, quand il pousse des rugissements confus ».

Ramzi Rouighi⁵⁷ avance une autre hypothèse. Pour lui, le terme berbère existait avant l'arrivée des Arabes. Dans les sources grecques, il désignait les habitants d'une région de l'Égypte à proximité de la mer Rouge ; mer Rouge qui prend le nom de mer berbère chez Ptolémée⁵⁸. De la même manière que le terme « maure » désigne les habitants d'une région avant de devenir un terme générique, le terme « berbère » aurait pu nommer les premiers habitants rencontrés au-delà de l'Égypte par les armées arabes, avant de servir à qualifier l'ensemble des populations ressemblant à ce premier groupe. Les connaissances acquises à l'est sont plaquées sur les réalités d'un ouest moins connu. Cela s'est déjà vu, le nom de tribus berbères étant repris sous une forme arabisée. C'est une hypothèse séduisante parmi d'autres. Aucun élément ne nous permet de la privilégier par rapport aux théories déjà avancées.

⁵⁴ Voir à ce sujet MODERAN Yves, « Les Maures de l'Afrique romaine dans l'Antiquité tardive » », *Revue des Études Latines*, t. 82, 2005, p. 249-269.

⁵⁵ MODERAN Yves, *Les Maures*, op. cit., p. 698.

⁵⁶ *Op. cit.*, p. 168.

⁵⁷ *Op. cit.*

⁵⁸ Voir Ramzi ROUIGHI, *op. cit.*, p. 71, note n° 13.

Il y aurait donc un lien, une ressemblance, entre différents groupes vivant d'un bout à l'autre du Maghreb. Cette ressemblance peut se jouer sur le plan linguistique, comme le souligne Ibn Ḥaldūn, sur le plan culturel, par un mode de vie commun, comme sur le plan structurel, avec une organisation sociopolitique proche.

Cependant, s'interroger de cette manière sur les catégories ethniques définies par les auteurs arabes médiévaux sous-entend que ces derniers partagent une même conception des populations du Maghreb, qu'ils soient d'Orient ou d'Occident, qu'ils écrivent au IX^e ou au XVI^e siècle. Les problématiques propres au corpus de sources arabo-musulmanes ne doivent pas être ignorées, mais il est vrai qu'elles compliquent grandement les choses. La manière dont les historiens se sont interrogés sur cette question a souvent fait oublier que les auteurs médiévaux reprennent une tradition circonscrite entre le VIII^e et le IX^e siècle⁵⁹. Maîtrisent-ils tous les concepts et les réalités ethniques qu'ils utilisent ? Le berbère d'Ibn 'Abd Al-Ḥakam est-il le même que celui d'Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī ? Il semble que les connaissances arabes sur les Berbères soient tardives et reconstruites pour correspondre à un mode de pensée particulier. De fait, dans le récit des premières expéditions de la conquête, peu de nom de tribus sont connus. Ceux qui apparaissent dans l'ouest du territoire semblent, soit ajoutés par des auteurs tardifs qui connaissent les lieux comme 'Ubayd Allāh 'Abd Al-Halīm, soit curieusement localisées au cœur des futurs royaumes harigites mieux connus. La connaissance du Maghreb évolue donc avec le temps et nous pouvons nous interroger sur l'évolution de la définition du terme « berbère ».

La question de la dénomination des populations nord-africaines doit être abordée sous cet angle. Il faut dissocier la question propre de l'étymologie des noms de celle des réalités ethniques auxquelles ils réfèrent. Alors quelles conclusions peut-on émettre quant aux catégories ethniques définies ? Les Arabes définissaient-ils ces populations d'un point de vue ethnique ?

⁵⁹ Voir à ce sujet A. BORRUT, *Entre mémoire et pouvoir. L'espace syrien sous les derniers Omeyyade et les premiers Abbassides (v. 72-193/692-809)*, Leyde, Boston, Ed. Brill, 2011.

Si l'on reprend nos remarques précédentes, les *Rūm* sont ceux qui appartiennent au monde romain au sens large. Ils représentent une part importante de la population nord-africaine et disparaissent progressivement dans le récit au profit des Berbères. Si l'on se détache du critère ethnique, nous pouvons penser que les *Rūm* sont les populations qui sont sous administration byzantine, sur le plan politique, fiscal, voire culturel. Ils se réfèrent et sont gérés par cette autorité centralisée sur Carthage ou Sbeïtla et payent un tribut annuel à l'empereur de Byzance. Parmi eux se trouvent aussi bien des Byzantins (soldats ou migrants), que des Berbères, romanisés ou non, sédentaires ou nomades, organisés en tribu ou non, ainsi que des descendants de colons romains dans la mesure où ils pourraient être isolés ethniquement. Ces populations hétérogènes sont qualifiés de manière générale sous le qualificatif « *rūm* » de la même manière que les sujets des rois maures étaient associés de la sorte à l'identité de leur souverain⁶⁰. À la mort de Grégoire et suite au renversement de Carthage, il n'y a plus de *Rūm* de manière effective puisque l'autorité byzantine a disparu du territoire. Aucun tribut n'est désormais payé à l'empereur byzantin⁶¹. Cette primauté de l'autorité politique sur la nature ethnique s'explique par l'identification précoce, par les Arabes, de l'ennemi à renverser. Les formules demandant quel prince puissant reste-t-il à combattre, qui ponctuent l'intervention des généraux arabes, vont dans ce sens⁶².

Les Berbères sont donc ces populations qui ne relèvent pas de l'autorité byzantine. Ils sont indépendants et forment de petites entités autonomes rattachées de manière plus ou moins lâche à un territoire, que la conjoncture peut rapprocher sous la forme de confédérations. Les populations qui vivent sur ces territoires se réfèrent à ces entités en cas de conflit et sont appréhendées, de l'extérieur, comme appartenant à ces entités organisées et centralisées autour d'un chef, même si leur adhésion au groupe n'est que passagère. Les Berbères ne forment ainsi pas une catégorie homogène ethniquement, culturellement ou religieusement. Les *Rūm* qui apparaissent aux côtés de Kusayla et de la Kahina sont ceux qui habitent les cités

⁶⁰ Y. Modéran, *Identité et ethnicité, op. cit.*

⁶¹ Ibn 'Idārī, p. 11-12.

⁶² Al-Mālikī, p. 143-144 ; Ibn 'Idārī, p. 23-24 ; Ibn Ḥaldūn, t. 1, p. 213, An-Nūwayrī, p. 157 ; 'Ubayd Allāh 'Abd Al-Ḥalīm, p. 40 ; Ibn 'Abī Dīnār al-Qaīrawānī, p. 52.

reconnues comme anciennement sous administrations byzantine que nous avons citées précédemment.

Afin de mieux cerner l'ennemi, les Arabes ont intégré les Berbères dans un système de pensée dans lequel chaque peuple a un ancêtre commun. Pour l'Ifrīqīya, Al-Bakrī écrit⁶³ :

« Quelques-uns disent que le mot Ifrīkiya signifie « la reine du ciel » ; d'autres prétendent que l'Ifrīkiya fut ainsi nommée parce qu'Ifricos, fils d'Abraha, fils d'er-Rāich, ayant conduit une armée vers l'occident et jusqu'à Tanger, dans le pays des Berbers, bâtit [la ville d'] Ifrīkiya et lui donna son nom. D'autres encore disent qu'elle porte le nom de Farek, fils d'Abraham et de Cétura, seconde femme de ce patriarche. Selon une autre explication, les Africains (Afareca) et leur pays d'Ifrīkiya furent ainsi nommés parce que ce peuple descendait de Farec, fils de Misraïm. Enfin on a prétendu que l'Ifrīkiya portait en réalité le nom de Libiya « Libye », fille de Yacouah, fils de Younoch, fondateur de la ville de Menfīch « Memphis », en Égypte ; comme cette femme avait possédé tout le royaume d'Ifrīkiya, elle lui laissa son nom. »

Attribuer une origine orientale aux Berbères n'est pas sans conséquence⁶⁴. Cela peut, d'une part, se comprendre comme une façon d'expliquer le monde en rattachant chaque peuple à un passé biblique, d'autre part comme un moyen de justifier le rattachement du territoire berbère au Dar al-Islam, et enfin, comme une solution pour légitimer l'accession d'une dynastie au pouvoir par une ascendance dans la lignée du Prophète. Comme les Arabes divisés entre Qaysites et Yéménites, les Berbères se divisent en deux grandes branches, Botr et Branès, Sanhadja et Zenata, nomades et sédentaires... expliquant ainsi leurs dissemblances.

Il semble que la question des populations rencontrées par les premières armées musulmanes au Maghreb soit plus complexe qu'elle ne paraît. La difficulté première réside dans la proximité linguistique des termes *Rūm*, *Afāriq* et Berbère avec les réalités que nous connaissons aujourd'hui. En restant proche des sources arabes,

⁶³ Al-Bakrī, p. 52-53.

⁶⁴ Voir à ce sujet Maya SCHATZMILLER, *op. cit.*

nous constatons que la compréhension médiévale de ces catégories n'est pas tout à fait la même que celle que nous avons établie. Restreindre ces populations au seul critère ethnique semble nous mener vers une interprétation réductrice. Par le prisme des relations de pouvoir, nous pouvons analyser cette question sous un jour nouveau et faire le lien avec une réalité hétérogène qui transparait dans les sources. Si nous émettons l'hypothèse que les *Afāriq* peuvent être isolés comme héritiers de la civilisation punique et les *Rūm*, comme sujets de Byzance en Afrique, les Berbères forment alors une masse qu'il est difficile de regrouper sous une entité cohérente. L'histoire des Berbères du premier siècle de l'hégire est donc particulièrement difficile à écrire. La question de leur dénomination dans les sources arabomusulmanes médiévales ne représente qu'un pan d'un domaine de recherche qu'il reste à éclaircir. La présente étude n'a pas la prétention d'apporter des conclusions définitives sur la question. Il s'agissait de relancer un débat qui semblait éteint par l'assentiment général, de présenter les thèses récentes sur le sujet et de redéfinir la question par une approche renouvelée.